

CULTURE GENERALE

DISSERTATION

Options scientifique, économique et technologique

ESSEC : Robert LEVY
EDHEC : Maël RENOUARD

Sujet : « La vraie vie ».

Commençons comme l'an dernier et quasiment dans les mêmes termes par énoncer quelques sujets de satisfaction soulignés par la plupart des correcteurs : globalement, les candidats maîtrisent l'expression écrite (syntaxe, propriété des termes et orthographe - même si sur ce dernier point quelques correcteurs font état d'une relative dégradation) ; pour la plupart d'entre eux, les candidats connaissent les schémas de base de la dissertation ; quasiment tous les candidats ont, dans certaines limites, traité du sujet (la question de « la vraie vie » était abordée dans chaque phase du développement, même lorsque le candidat se contentait de réciter des fragments de cours plus ou moins bien digérés). Cette qualité, dans l'ensemble, du niveau rhétorique et dialectique, a donné, cette année encore, l'impression que l'épreuve est prise au sérieux et qu'elle est bien préparée. Il n'y a que très peu de copies ineptes et la forme littéraire "dissertation" est assez bien dominée. Toutes ces remarques doivent être complétées par une information concernant la moyenne de l'épreuve de la session 2010: il n'a pas semblé illégitime de noter les copies de telle sorte que la moyenne générale de l'épreuve s'approche de 10, jurys EDHEC et ESSEC confondus, pour s'établir exactement à 9,64 ; elle était l'an dernier de 9,60, et en 2008 de 9,55. Cette moyenne confirme une tendance continue, ancienne déjà, et engagée dès 1994.

Reste, pour répéter le rapport de l'an dernier, que tout n'est pas encore parfait, et qu'il faut redire aux candidats qu'ils passent un concours : autrement dit, ils doivent, d'une part, exposer leurs qualités, se distinguer en évitant en particulier de voir en quelques lieux communs l'alpha et l'oméga de la pensée, affronter le sujet dans sa particularité ; et d'autre part, se plier aux exigences propres à l'épreuve de dissertation, exigences qui découlent de sa définition, que nous nous permettons de rappeler une fois de plus: "La dissertation de culture générale est un exercice, écrit dans une langue maîtrisée et choisie, au cours duquel, à propos d'un sujet faisant explicitement référence au thème de l'année, le candidat manifeste une aptitude tout d'abord à effectuer l'analyse et la problématisation du libellé proposé, ensuite à organiser et mener une discussion construite, sans préjugé, ouverte, conséquente et cultivée ; il y mobilise librement ce qu'il connaît des littératures française et étrangère, des différents arts (cinéma, peinture, photographie, théâtre...), de la tradition philosophique, des sciences exactes et des sciences de l'homme, des grandes religions et des principaux courants idéologiques contemporains ; il y démontre enfin en quoi cet enrichissement culturel permet de mieux comprendre le monde dans lequel il vit".

Que les candidats examinent avec soin cette définition et ils verront :

- Tout d'abord, qu'elle préside à l'élaboration et à l'élection du sujet qui leur sera proposé : il se doit d'être ouvert, formulé simplement, lié mais non limité au thème de l'année; une fois encore il faut réaffirmer qu'il est nécessaire de mobiliser les acquis de la première année (enseignement de culture générale) pour traiter effectivement le sujet du concours et que le thème de la seconde année est l'occasion d'une réflexion conduisant à la confection d'une dissertation de culture générale, susceptible de prendre en compte la diversité des directions et des domaines qui font d'un terme («la vie» cette année) un programme ; le traitement du sujet exige de mener des analyses portant sur la réalité sous tous ses aspects.

- Ensuite, qu'elle organise le travail des correcteurs en ce qu'elle fixe les principes généraux de l'évaluation des copies : importance primordiale de la problématisation (il nous faut donc sanctionner toute copie dont l'introduction n'est qu'une formalité, qui évite ou dénature le sujet et se contente d'annoncer un programme là où on attend l'énoncé d'un problème) ; importance de l'aptitude à approfondir avec soin et minutie une perspective, pertinente évidemment (il nous faut donc sanctionner toute copie qui se contente d'évoquer allusivement un grand nombre de directions possibles de réflexion et au contraire valoriser toute copie qui pense longuement et précisément en compagnie et à l'aide d'une référence, quelle qu'elle soit) ; importance des exemples que, là encore, on doit choisir et exposer avec attention et scrupule (il nous faut donc sanctionner et les copies sans exemple et celles qui, pratiquant la livraison en vrac d'exemples à peine évoqués, la plupart du temps confondent d'une part références et exemples et d'autre part exemples littéraires, philosophiques et historiques). On redira enfin que «citation n'est pas raison» ; cela est encore plus vrai pour les textes dits «littéraires» ; il faut ainsi garder en mémoire le point suivant : une citation n'a de valeur que par le commentaire qui l'explique et l'exploite.

Plusieurs défauts demeurent, largement répandus :

- Une trame de réflexion simpliste, reposant sur des balancements exagérés et des oppositions traitées sans nuance. Les candidats ont certainement lu qu'il faut faire l'introduction une fois le devoir terminé ; ce qui fait que les introductions sont le plus souvent composées de trois phrases qui résument le contenu des trois parties, mais sans lien logique, sans unité problématique, sans qu'un enjeu clair apparaisse. Ces introductions sont souvent très fermement structurées et en même temps incompréhensibles (par absence de liens) et donc inutiles. Trop de copies, au motif d'annoncer le plan du devoir, proposent un résumé des analyses à suivre pour se contenter ensuite de délayer plus ou moins poussivement ce qui apparaît acquis.
- Si l'expression est en général correcte, on peut regretter une certaine approximation dans le vocabulaire, même courant, une absence de souci du mot juste et, plus largement, la méconnaissance du fait que la réflexion progresse, se nuance et se construit par un effort permanent de précision et de rigueur. Les candidats ont donné trop souvent encore l'impression d'être peu intéressés par ce dont ils traitent et de se limiter à régurgiter quelques citations apprises par cœur, mais souvent hors de propos, ou de se borner tout simplement à aligner quelques remarques trop générales.
- Concernant les références, on peut noter, comme les années précédentes, qu'elles ne sont la plupart du temps ni maîtrisées (elles sont de seconde main, approximatives, extraordinairement identiques d'une copie à l'autre), ni exploitées. Elles servent le plus souvent de simple caution au propos et en quelque sorte, implicitement, d'argument d'autorité. C'est vrai des références littéraires, utilisées à des fins purement ornementales ; c'est également le cas pour la philosophie : la référence, ni commentée ni expliquée ne sert qu'à obliger le correcteur à considérer que le propos du candidat fait le poids. Ainsi les candidats confondent donc trop souvent culture générale et culture en général, et force est de rappeler la nécessaire articulation de la réflexion et de la culture pour cette épreuve. Trop de copies oublient que dissenter c'est prendre le risque du questionnement, de thèses défendues et argumentées.

Les copies que nous avons valorisées sont donc celles où le candidat s'installe et séjourne dans les références et non celles présentant une juxtaposition de doctrines sans analyses ni transitions. L'effort d'apprentissage, s'il se ressent dans de nombreuses copies, reste souvent trop superficiel. A force de se répéter, certaines références ne discriminent plus les devoirs à elles seules.

Le choix du jury s'est porté, cette année, sur un type de sujet d'où la forme-question est absente (« La vraie vie »). Une expression était proposée ; aucune question n'était posée. Les candidats étaient donc libres de s'approprier le sujet à leur gré. Dans l'ensemble, ils n'ont pas été déconcertés par cette forme ; ils semblent même y avoir été préparés ; ils ont, pour beaucoup, fait l'effort de proposer eux-mêmes un questionnement à partir du sujet « brut » qui était soumis à leur réflexion. Il fallait donc percevoir la portée de l'expression, et non se contenter de

juxtaposer des exposés tout faits ou de reprendre le cours sur la notion de vie sans trop se soucier de l'adjectif «vrai».

Redisons-le : une lecture précise de ce sujet – comme de tout sujet – impliquait un travail de variation conceptuelle : sans que le devoir ne tourne en une série de distinctions scolastiques, les candidats auraient gagné à creuser la différence qui singularisait ce sujet parmi d'autres qui, tout en étant évidemment proches, ne signifiaient sans doute pas exactement la même chose. On a souvent eu le sentiment de lire des copies qui auraient dans l'ensemble été les mêmes, si le sujet avait été tout autre. Les correcteurs sont unanimes à regretter l'absence, sauf dans certaines copies excellentes, d'une véritable précision dans la lecture de la question, s'attachant à *tous* les termes de celle-ci. Encore une fois le sujet appelait une certaine sensibilité au langage, une recherche des différents contextes où s'emploie cette expression.

- De trop nombreuses copies considèrent en effet d'emblée que « la vraie vie » était « la vie heureuse » et s'évertuèrent soit à recenser dans l'histoire de la philosophie et de la littérature les voies privilégiées d'accès au bonheur, soit à nous livrer leur propre recette, soit, combinant les deux approches, à organiser l'exposé succinct des « doctrines », en un parcours censé culminer vers la bonne solution pour être heureux à coup sûr. Mais c'était manquer de l'attention nécessaire à l'expression proposée. Certes le sujet était ouvert à une multiplicité de lectures, de développements et de références, mais il fallait s'interroger précisément sur sa signification. « Vraie vie » n'est pas (au moins directement et sans autre forme de procès) « belle vie », « vie bonne », « vie réussie », « vie heureuse », « vie rêvée »... Les différentes épithètes ne pouvaient, sans justification critique, être tenues pour équivalentes. Beaucoup de copies d'autre part, se sont contentées de récuser l'idée d'une vie « fausse » et de substituer ensuite un autre terme à l'adjectif « vrai ». Certes « vrai » s'oppose à illusoire, imaginaire, rêvée, idéale, virtuelle, mais l'expression « vraie vie », dans ses usages, renvoie précisément *tantôt* à la vie idéale, rêvée ou fantasmée, rarement atteinte, par opposition à la vie quotidienne, « réelle » (le dur monde du travail et de l'exploitation), *tantôt* à celle-ci par opposition aux illusions de la première. *Soit* la vraie vie est la quotidienneté, la moyenne, la dureté même avec laquelle on doit composer, *soit* elle est ailleurs, absente, comme le dit, cette fois, un poème de Rimbaud (et comme on le dit dans les plus grandes peines : « ce n'est pas une vie »). Le principal « piège » de ce sujet a été de lancer les candidats directement en quête de cette vraie vie, à la recherche de sa définition, sans s'interroger – comme on l'attendait d'un questionnement authentique sur les présupposés d'une telle quête. Il valait mieux, comme on vient de le voir, mettre d'emblée en scène la tension inhérente à l'expression-sujet (« la vraie vie ») dont les déterminations connues nous entraînent dans des directions apparemment opposées. La vraie vie, est-ce le métro, ou bien est-ce la littérature, comme le dit une célèbre formule de Proust (« La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. », formule où la part de la provocation est d'ailleurs manifeste) ? Cette ambiguïté, que tout candidat devait et pouvait mettre en lumière, ouvrait bien des perspectives pour la réflexion.

On devait et pouvait aussi interroger les significations et la légitimité de cette expression. Une chose (la vie) peut-elle être vraie ou fausse en elle-même ou la notion de vérité n'est-elle pertinente pour les jugements ? Est-il pertinent d'appliquer le concept de « vrai » à une chose telle que la vie ? Quelles déterminations respectives les termes de « vrai » et de « vie » reçoivent-ils de leur association ? La vérité renvoie-t-elle plutôt ici à l'adéquation d'un être à son essence, à son effectivité ? La vie d'un vivant ou dans un vivant peut-elle être plus ou moins vivante, plus moins réelle ? Existe-t-il une essence de la vie ? À quoi tient la vitalité de la vie ? La santé ou « grande santé » (Nietzsche) atteste-t-elle d'une vie plus « vraie » ? L'expression « vraie vie » est-elle pertinente pour l'existence vécue uniquement, non pour la vie strictement biologique ? Qu'apporte, le cas échéant, la notion d'authenticité par rapport à celle de vérité ? Toutes ces questions, rencontrées dans les copies mais trop rarement, étaient judicieuses.

L'article défini « la » a peu préoccupé les candidats ; mais parler de « la » vraie vie suppose-t-il nécessairement un modèle idéal, un primat accordé à une forme de vie, à une pratique de vie qui accomplirait l'essence de la vie (la vraie vie est en Jésus-Christ ressuscité, dans le tao ; la vraie vie, c'est la littérature, le combat politique, ...) ? Si « la » vraie vie est dite « absente », « ailleurs », d'un autre monde, quel est le fondement possible de

telles appréciations sur « les » vies des individus ? « Des » vies singulières, multiples et variées, peuvent-elles chacune sur un mode propre incarner « la » vraie vie ?

La pertinence de l'expression a trop souvent été limitée à l'existence humaine/vécue au détriment d'une réflexion sur les questions épistémologiques, bioéthiques, voire environnementales. Il ne suffisait pas d'affirmer qu'un corps était (vraiment) vivant dès lors qu'il n'était ni inerte, ni mort. Les débats classiques, mais difficiles et passionnants, concernant la modélisation du vivant, les différences entre machines « naturelles » et machines « artificielles », l'union substantielle de l'âme et du corps (Descartes), le normal et le pathologique, la (vraie) vie des OGM trouvaient évidemment leur place dans le traitement d'un tel sujet.

- Comme toujours, les dissertations excellentes réalisent la conjonction de quelques paramètres essentiels : approfondissement des interrogations suscitées par le sujet, que l'on attaque sous divers points de vue sans jamais le lâcher ; illustration du développement au moyen de références pertinentes ; maîtrise de l'écriture qui donne forme à la réflexion et lui permet de se relancer constamment. Les meilleures copies ont ainsi été sensibles à l'ambiguïté de l'expression, à la tension entre vrai au sens de réel (les « vraies gens ») et vrai au sens d'authentique (« La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde » Rimbaud, *Une Saison en enfer*), ce qui pouvait conduire à une réflexion sur la vie pleinement vécue, la distinction entre vie intense et vie réfléchie, entre vie heureuse et vie bonne, vie contemplative et vie active... à de belles analyses littéraires parfois, notamment à propos de l'inauthentique chez Flaubert ou de l'œuvre consubstantielle à la vie chez Montaigne ou chez Proust.
- Face à ce sujet, comme face à d'autres, une autre voie a été trop rarement empruntée : la généalogie historique des concepts. La plupart des copies font comme si l'expression « la vraie vie » était pertinente de tout temps. Cela mérite au moins une interrogation. Si Proust et Rimbaud disent « la vraie vie » de manière aussi frappante, c'est peut-être parce qu'ils appartiennent à une époque où, avec Nietzsche et Bergson, la conjonction de la vie et de la vérité est devenue prégnante. Le désir d'être dans la vraie vie, quel que soit le sens qu'on lui donne, semble lié à une revendication de l'immanence. L'envahissement de notre sens commun par l'obsession de la « vraie vie » a des conditions relatives à l'histoire de la pensée. Dans une perspective comme celle d'Hannah Arendt, il marquerait sans doute la réduction périlleuse de l'existence humaine à la vie biologique de l'*animal laborans*, à l'œuvre dans la modernité.

De quelque façon qu'on le mène, seul un examen critique permettait de préciser le sens et la valeur que peut recouvrir l'exigence d'atteindre ou d'être dans la « vraie vie ». Peut-être est-elle salutaire, si elle signifie qu'une plénitude est accessible ici et maintenant, non dans un arrière-monde ; peut-être est-elle dangereuse, si elle revient à justifier la médiocrité, la dureté, la cruauté, au nom d'une expérience ontologique fantasmée ; peut-être est-elle fatale, si elle annule en définitive toute quête véritable et ne propose à l'existence humaine que de rejoindre circulairement ce qui est déjà là, en négligeant les puissances de la croyance ou du rêve. Toutes les conclusions étaient ouvertes, à condition que le cheminement de la dissertation ait assez mis le sujet à l'épreuve.

Correcteurs : Alexandre ABENSOUR, Daniel AGACINSKI, Thierry BAUDAT, Frédéric BERLAND, Jean-Paul BERLIOZ, Jean-François BOSSY, Françoise BOULAY, Jean-Christophe BLUM, Isabelle BUCCHIONI, Emmanuel CAQUET, Christophe CERVELLON, François CHARRAS, Julie CHEMINAUD, Marie-Françoise DELECROIX, Martine DELRUE, Christian-Jacques DUBOIS, Pascal DUMONT, Anne FREMAUX, Martine GASPAROV, Didier GUIMBAIL, Fanny JAFFRAY, Julien JIMENEZ, Frédéric LAUPIES, Robert LÉVY, Michel LIEVRE, Florent LILLO, Claude MONTERRAT-CALS, Luce MONDOR, Matthieu NIANGO, Isabelle NIVOSE, Franck NOULIN, Agnès PIGLER, Frédéric POSTEL, Julien RABACHOU, Samin RASHIDIAN, Maël RENOARD, Luc REVILLON, Camille RIQUIER, Antoine ROULLÉ, Benoît RUAULT, Dominique SAATDJIAN, Sylvain SAINT-PIERRE, Alexandre TOMADAKIS, François VERT.